

ALAIN RICHARD

LES ESTOCADES

LES PETITES ANECDOTES DU QUOTIDIEN OU
LES MESAVENTURES EXTRAORDINAIRES DE LA VIE
(PETIT INVENTAIRE FRAGMENTAIRE DE MORTS
DROLATIQUES, SUSPECTES, ABSURDES OU INCONGRUES)

Recueil de Nouvelles et d'Histoires brèves - (volume 1)

GUNTEN

Il est de bon ton de noircir quelques pages de remerciements à la fin d'un ouvrage littéraire. Point de cela ici. J'adresse un petit clin d'œil à Stéphane, Guy, Agnès et Michel, Fabienne. Ils se reconnaîtront.

Couverture : ©Depositphotos Inc./grandfailure
Droit licence : N° 94571980

© **GUNTEN**, 2018
<http://www.editionsgunten.com>
ISBN : 978-2-36682-177.2

SOMMAIRE

1 - *Jules et Maguy à tout jamais* - (P. 11)

La vie éternelle est le rêve fou des mortels. Si nous étions immortels, nous rêverions de la mort. (Alexandre Zinoviev - Va au Golgotha)

2 - *Mémé en voiture* - (P. 61)

Qui a l'habitude de voyager sait qu'il arrive toujours un moment où il faut partir. (Paolo Coelho)

3 - *Tel est pris qui croyait prendre* - (P. 75)

Toute méchanceté a sa source dans la faiblesse. (Sénèque - De la vie heureuse)

4 - *Sur le pont des souvenirs* - (P. 101)

Les regrets sont des échelles de graduations des erreurs. (Armand Carmen)

Qui n'a plus d'espoir n'aura plus de regrets. (William Shakespeare)

5 - *La mort de près - chronique burlesque* - (P. 195)

Je vous souhaite des rêves à n'en plus finir et l'envie furieuse d'en réaliser quelques-uns. (Jacques Brel)

6 - *Le vieux schnock et l'avocat* - (P. 235)

Si la vengeance marche à pas de tortue, elle frappe avec des mains de fer. (Samuel Richardson - Clarissa Harlowe)

7 - *L'écrivain raté - chronique délirante* - (P. 317)

Les mots les meilleurs sont ceux que nous cherchons en vain. (Ivo Andric)

Quand je pense aux livres de chevet de certains de mes amis, je me demande comment ils font pour se réveiller. (Marcel Achard)

8 - *Une Vengeance* - (P. 347)

Ne cédez pas à la colère, vengez-vous! (Gandhi)

AVANT-PROPOS

La mort: vaste sujet. Vaste programme, devrais-je dire!

La mort, sous nos latitudes, effraye ou fascine, et, bien souvent, administre notre vie, la contingente, la borne. Curieusement, nous bâtissons nos vies en fonction de notre mort prochaine.

Un jour, peut-être, la mort ne sera plus, vaincue par la vie et, surtout, par le génie humain. La mort mourra. C'est ce que nous prédisent certains savants. Belle extravagance de la vie! Ultime évolution du genre humain? Mais à l'heure où nous écrivons ces histoires fantaisistes, nous n'en sommes encore pas là.

La mort est chose sérieuse, pouvons-nous lire et entendre! Les plus grands philosophes et écrivains, les penseurs, et autres sages, savants et scientifiques... ont discoursé et publié à son propos. De la peur de mourir sont nés les croyances et, de fait, l'obscurantisme, dont l'Humanité a bien du mal à se défaire.

Hasardons-nous donc à démystifier notre future et inéluctable mort!

C'est ce que j'ai cherché à faire dans cet humble et désinvolte recueil, moi qui, comme tous, redoute ma fin.

La mort peut être austère et dramatique, certes. Elle peut aussi être singulière, drôle, voire irrésistible. Et puisqu'elle est mystérieuse, ne peut-elle pas être féérique? Pour certains, la mort n'est pas la fin; elle n'est qu'une étape de l'existence. Parfois même, on veut mourir, on croit mourir, et, subitement, tout renaît.

C'est une question de point de vue, n'est-ce pas? Tout dépend où l'on se place sur la ligne d'horizon.

J'ai pris beaucoup de bonheur et de malice à composer ces huit historiettes. Je vous livre ces pages dans l'ordre de leur composition. Plongez-y à votre convenance, au rythme qu'il vous plaira, avec le seul risque de vous y perdre!

Fêche-l'Eglise, décembre 2016

Jules et Maguy à tout jamais

De l'intérieur de la vaste cuisine, Maguy entend les oiseaux piailler dans le parc. Ils rivalisent d'aisance et de virtuosité pour interpréter la plus joyeuse des mélodies de l'été.

Maguy repose le couvercle de la casserole en fonte d'où s'échappe un fumet délicieux de viande rôtie, lâche la barre de la vieille cuisinière émaillée et va s'appuyer sur le rebord de l'une des deux fenêtres, ouverte sur l'extérieur. Au-delà du perron et de ses trois marches en pierre grise, plus loin que la cour en demi-lune recouverte de graviers méticuleusement ratissés, Maguy fixe un instant le tronc massif et crevassé d'un orme plusieurs fois centenaire et de son feuillage dense et majestueux. Tout autour, les vieux chênes et les hêtres géants s'épanouissent dans la propriété. Cette petite forêt, aux mille reflets verts, pourpres, bistre, marron, emplit la vieille dame d'une sérénité dont elle a bien besoin. Droit devant, entre les frondaisons, le chemin d'accès à la propriété descend en ligne droite vers la départementale qu'on devine à plus d'une centaine de mètres.

—Madame aura encore besoin de moi?

– Oh mon Dieu, vous m’avez fichue une sacrée frousse! râle la vieille dame en se retournant. On ne peut pas dire que vous soyez la plus parfaite des bonnes mais on ne saurait vous reprocher d’être bruyante. C’est déjà ça!

– Excusez-moi, Madame, réplique platement la jeune Eléonore.

– Avez-vous bien refermé les fenêtres des chambres? J’ai horreur de ces grosses mouches qui renaissent au début de l’été et qui vous font d’énormes chiures partout.

– Oui, Madame! J’ai également tiré les volets...

– A moitié?

– Oui, Madame, comme d’habitude.

– Bien, Eléonore!

La vieille dame reprend sa posture face à la végétation. Après quelques secondes, s’avisant que la domestique n’avait pas bougé, elle tourne la tête vers Eléonore qui patiente les mains jointes.

– Eh bien, quoi d’autre?

– Je voulais savoir si je pouvais disposer.

– Quelle heure est-il?

– Presque midi, Madame!

– Alors, qu’attendez-vous? Filez, ma petite!

– Merci, Madame! bredouille la demoiselle en faisant une imperceptible et maladroite flexion du genou. A demain!

– Oui, c’est cela, à demain!

La petite bonne dévale les marches du perron sous le regard grave de Maguy.

A quelques mètres, à l’angle de la bâtisse, Jules, agenouillé devant un massif exubérant de rhododendrons, regarde la sémillante soubrette monter dans sa 2 cv rouge

qui crachouille bientôt un épais panache de fumée. La voiture, cahotante, s’éloigne sur le chemin dans un vacarme qui couvre, pendant un long moment, les gazouillis des oiseaux espiègles.

– Quelle couleur absurde pour une voiture! Pourquoi pas orange ou vert! Il n’y a plus de jeunesse, vraiment... Sitôt qu’ils ont leurs 21 ans, ils ne pensent qu’à passer leur permis et à courir les routes. On voit bien qu’ils n’ont pas connu les deux guerres. Ça ne leur aurait certainement pas fait de mal... Triste époque!

Maguy, bougonne, retourne à ses fourneaux, le moral en berne.

La cuisine est vaste et lumineuse.

La cuisine, c’est l’univers de Maguy. Elle apprécie d’y rester, seule (surtout seule), même lorsqu’elle ne cuisine pas. Quand le mauvais temps l’empêche de se promener dans la propriété, elle peut y demeurer la journée entière, ne vaquant que peu dans les autres parties de la bâtisse. D’y rester autant, dans sa cuisine, depuis si longtemps, Maguy est devenue un cordon bleu. Elle aime mitonner de délicieuses viandes dont elle est grande spécialiste. Elle ne cuisine jamais de poisson qui « ne tient pas au ventre et ne nourrit pas son homme ». Elle privilégie donc uniquement les bonnes choses de la terre. Elle excelle également dans la préparation de délicieux desserts. Pour elle, la cuisine doit être généreuse ou ne pas être. Si c’est pour se priver, autant se faire deux œufs au plat. Bien-sûr, la bonne chair, cumulée aux années, lui ont très tôt donné de jolies rondeurs qui, après sa grossesse tardive, se sont transformées en bourrelets disgracieux, et ces bourrelets, en grosseurs admirables et en renflements gi-

gantesques, qui ont parachevé de la déformer. Mais Maguy, à présent, s'en fiche. Elle s'en contrefiche même puisqu'elle n'a plus à plaire, pas plus à elle-même qu'à Jules. Surtout pas à Jules.

Souple et silencieux, le chat Caramel fait son apparition sur le rebord d'une fenêtre. Maguy ne voit pas le jeune matou qui fait un bond pour se placer sous la table.

La corpulente vieille dame tourne le bouton du volume de sa nouvelle radio Telefunken Gavotte, modèle de luxe, qui trône sur une étagère près de la grande cheminée. Gilbert Bécaud termine son hymne à *Nathalie*, jolie guide russe aux cheveux blonds. La chanson s'achève et la speakerine de Radio Luxembourg s'enthousiasme sur «cette magnifique ballade, succès de l'année passée que l'on ne se lasse pas de réentendre.» Claude François poursuit le récital sur des notes plus mélancoliques. *Donna, donna*, sorti en disque six mois plus tôt, fait encore les beaux jours de la station. Pourtant, cette année 1965 ne manque pas de grands tubes, autant de succès qui perdureront au cours des décennies suivantes.

Maguy monte encore le son et chantonne en terminant de mettre la table.

Après quelques minutes, elle passe sa tête ronde et rougeaude par la fenêtre et crie d'une voix tonitruante à l'adresse de son mari. Elle n'attend pas pour hurler à nouveau et, sans espérer de réponse, retourne vers la table en chêne et y dépose un ramequin plein de radis, ainsi que la salière.

–Qu'est-ce qu'il fout encore, le vieux cochon? Toujours là pour reluquer la bonne mais jamais pressé pour répondre à sa femme. Vieux goret! maugrée Maguy.

–Râle pas, vieille bique! J'suis là! De quoi tu t'plains? T'appelle, j'arrive! Alors, fous-moi la paix! Et d'abord, j'reluquais pas la bonne, j'étais au verger, proteste Jules d'une voix bourrue en apparaissant sur le seuil de la porte.

Sautant du coq à l'âne :

–Il y aura beaucoup de pommes cette année et les cerises seront bonnes à cueillir dans deux ou trois jours.

Reprenant d'une voix tonnante :

–Et puis, tu m'emmerdes, à la fin, à toujours braire.

–Pouêt-pouêt camembert, réplique Maguy en faisant claquer le pouce sur les autres doigts.

–Pouêt-pouêt camembert, pouêt-pouêt camembert! Et qu'est-ce que ça veut dire, ça, pouêt-pouêt camembert? On dirait une gamine avec ton pouêt-pouêt camembert. Une gamine... Pourtant, quand j'te regarde, je vois qu'une vieille et grosse truie.

–N'importe quoi!

–Une grosse truie, j'te dis! Et tu couines tout pareil. Un jour, je vais t'égorger... Marguerite.

–Ah, ne m'appelle pas Marguerite! Tu sais que ça m'horripile...

–Marguerite, Marguerite... chante Jules, ravi de mettre sa femme hors d'elle.

–Arrête, Jules!

–Marguerite, Marguerite...

–Bon Diou, tu vas fermer ton claque-merde!

–Et quand bien même j'reluquais Eléonore, qu'est-ce que t'en as à foutre? J'fais rien de mal et pis elle, elle est bien plus jolie à r'garder qu'toi, grosse barrique! A mon âge, regarder les jolies filles, c'est tout c'qui m'reste. Et

on n'est plus au temps de nos parents, on est en 65, ma vieille, la société a évolué, et moi avec. Alors, j'reluque les jolies filles si ça m'chante! J't'empêche pas, moi, de lorgner l'Gaston quand y vient s'occuper du parc, ricane Jules. Je sais bien que t'en pincas pour lui.

–Balivernes. Il a presque notre âge.

–Et alors? Il est encore athlétique, le Gaston.

–C'est sûr qu'il est mieux conservé qu'toi. Toi, tu n'es qu'un vieux débris.

–J't'emmerde.

–Moi itou!

–J'suis sûr qu'il est encore vert, le Gaston. Quoi qu'il en soit, y faudrait être vachement en manque pour te culbuter! Ou être aveugle... ou alors être plein comme une barrique!

–Ta gueule, sac à merde!

–Ta gueule, la vieille! T'es qu'une vieille râleuse frigide!

–Ah, ne ramène pas la conversation là-dessus, têtard impuissant! Parce que là, tu fais pas l'poids! Et ne dis pas maintenant que j'n'ai jamais toléré tes exigences de sale pervers, hurle Maguy, rouge comme une pivoine.

–Ouais, ben ça fait longtemps que t'écarteras plus les cuisses... Et heureusement d'ailleurs, on a vu assez d'horreurs pendant les deux guerres!

–Et quand bien même j'accepterais encore de les écarter, les cuisses, que tu ne pourrais plus faire grand-chose, avec ton vermicelle en décomposition. Si tu buvais moins, tu pourrais encore avoir la tige raide. Impuissant, impuissant... se met à chanter à son tour la vieille femme en couvrant de sa voix forte les éclats de la radio.

–Ecrase ton clapet, mégère! s'époumone Jules en faisant deux pas menaçants en direction de sa femme.

–Impuissant, impuissant...

–Ta gueule, j'te dis!

–Oh, Mōsieur est vexé!

Jules fait encore un pas.

–N'approche pas, minable bourrin ou j'te plante! menace Maguy en empoignant un couteau de cuisine sous le regard ému de Caramel qui hésite entre fuite et reculade.

–Tu crois que tu m'fais peur?

–Pour sûr!

–Alors, essaie un peu, pour voir! claironne Jules en faisant claquer la paume de sa main sur son torse maigrichon.

–Arrête, Jules!

–Tout dans la gueule!

–Rien dans les couilles!

–Ah, ah! On s'déballonne!

Subitement, le bras armé de Maguy fend le vide, bêtement, par bravade, alors que Jules, méprisant et arrogant, continue d'avancer.

La lame, longue et acérée, pénètre en biais, facilement, au niveau de l'estomac. L'avancée de Jules est stoppée nette.

Le freluquet (retraité depuis quelques mois à peine, c'est couillon!) regarde sa grosse femme de ses petits yeux impertinents. Une forme d'accablement s'y dessine qui se transforme presque instantanément en incompréhension. Maguy lâche le manche du couteau qui reste planté, bien droit, dans le bide plat du malheureux. Une tâche rouge se propage sur le blanc douteux de la chemi-

sette. Fallait-il en arriver là? semble questionner Jules. Un sourire apparaît sur le visage livide du supplicé. Aucune parole, pas le moindre son!

Jules part à la renverse en un mouvement élégant, souple, presque majestueux. Il tend un bras comme s'il voulait se rattraper à quelque chose, à sa femme, peut-être, quoi que l'on puisse en douter...

Le dos touche les tomettes avec force et la tête claque en un petit bruit sourd, discret, modeste, sobre, comme pour ne pas troubler le calme revenu dans la vaste cuisine. Volonté visible de ne plus déranger.

Maguy ne réagit pas, du moins pendant quelques brèves secondes. Elle examine le corps de son déjà défunt mari.

Enfin, une première réaction audible, qu'elle articule lentement en détachant chaque syllabe :

—Oh, la vache!

Son front se plisse. Le sourcil gauche prend la jolie forme d'un méandre de rivière.

Maguy réaffirme sa pensée à haute voix.

—Oh, la vache!

Caramel décide qu'il est temps d'abandonner son poste d'observation pour aller traquer les musaraignes et autres mulots des sous-bois. Il bondit au moment où Maguy ébauche un mouvement de recul, comprenant les conséquences de son audace.

Les chats sont certes des êtres attachants mais agacent souvent leur maître par leurs fâcheuses manies à débouler devant nous, sans préavis, ou à couper des trajectoires pourtant logiques et à refuser des priorités que notre condition de maître nous accorde pourtant.

Le talon droit de Maguy percute l'adorable chat. S'il s'était agi du talon gauche, le résultat aurait été le même! A cet instant précis, la mégère assassine perd l'équilibre.

Le chat bondit sur le rebord de la fenêtre et, honteux, disparaît sans demander son reste.

Les bras de Maguy moulinent dans le vide et les mains ne trouvent rien de solide et de stable pour s'accrocher. Le corps rond vacille, tangué, puis chancelle entre la vie et la mort. La vie, à ce moment précis, n'est pas assez forte. Elle abandonne la toute jeune veuve qui part à la renverse à son tour. Mais avant de tomber à plat dos sur les mêmes carreaux où gît déjà le pauvre Jules, la tête de Maguy croise la barre en fonte de la cuisinière à bois. Mauvaise idée! Mauvais itinéraire! Le bruit produit est ridicule au regard des conséquences fâcheuses qui en découlent.

Quelques secondes après la mort violente de Jules, c'en est fini de Maguy! Elle calanche sans même un dernier cri.

Dans le silence revenu, la speakerine de Radio Luxembourg annonce les réclames qui précèdent le rendez-vous d'informations.

A l'extérieur de l'élégante bâtisse de maître, la vie, elle, se poursuit. Il n'y a aucune raison pour qu'il en soit autrement.

Caramel, encore bouleversé par le coup de talon reçu dans le ventre, n'ose revenir à la cuisine. Il baguenaude dans le bois, sans motivation aucune pour la chasse, et

finit par trouver l'emplacement idéal pour s'adonner à la sieste.

Dans le verger, à l'arrière de l'imposant bâtiment, les merles et les pies se jalourent les cerises gorgées de sucre sous le regard amusé des petits moineaux et des passe-reaux agiles.

Le soleil est au zénith. Seuls quelques filaments blancs, tels des cheveux d'ange, perturbent l'azur.

Tableau idyllique d'une journée d'été rêvée!

De la Départementale, une Peugeot 404 Cabriolet s'engage sur le chemin de la propriété. Mathilde est au volant. Elle roule au pas entre les arbres centenaires. En face, apparaît la maison de son enfance, la maison des souvenirs heureux, d'une jeunesse insouciante, à l'abri des besoins, à une époque pourtant sombre et synonyme de grandes privations.

Mathilde vient chaque jour pour embrasser ses parents. Elle ne reste parfois que quelques minutes. Moderne, donc active, elle doit toujours filer à un rendez-vous vital. Mais à chacune de ses visites, le plaisir est intact de replonger dans les bonheurs passés.

Elle klaxonne pour annoncer, comme à son habitude, sa venue. Deux coups brefs. Elle coupe le moteur puis quitte son foulard et ses lunettes de soleil en descendant de sa voiture aux lignes sportives. Mathilde opère un tour complet sur elle-même, lentement, avec le seul plaisir de s'imprégner du tableau environnant, des couleurs, des bruits, des odeurs...

Une odeur étrange, cependant!

La jeune femme regarde à l'angle de la bâtisse et n'aperçoit pas son père. Elle regarde les fenêtres grandes ouvertes de la cuisine et n'aperçoit pas sa mère.

Et cette odeur, toujours! Une odeur de brûlé! Une odeur entêtante de viande brûlée, de viande carbonisée!

Mathilde, inquiète, bondit sur le perron. Les effluves âcres proviennent de la cuisine, forcément. En poussant la porte entrouverte, Mathilde plonge dans une fumée qui l'incommodé. Elle remarque d'emblée la marmite en fonte recouverte aux trois quarts de son couvercle. La marmite, à l'agonie, telle une antique locomotive, crachote, par intermittence, des fumerolles épaisses. Mathilde longe les fenêtres, saisit une serviette sur un rebord de chaise et fait glisser la marmite pour la retirer du feu. En enlevant le couvercle, elle manque de se brûler. Au fond du récipient, une masse noirâtre se meurt, stupide, dans un jus qui n'en a plus le nom. Ce n'est plus qu'une croûte toute cabossée. Un champ lunaire, en plus sombre. Des grumeaux agonisants, restes d'oignons et de champignons, gisent, hideux et répugnants.

Alors, seulement, en se retournant, elle aperçoit les deux corps.

Un premier cri monte de son ventre mais s'éteint dans sa gorge.

Elle voit les yeux ronds et goguenards de son père qui la fixent. Elle voit le sang dessiner une couronne funeste sur la chemisette, cette chemisette qu'il porte toujours quand il jardine, une chemisette d'un blanc douteux. Elle voit la petite flaque de sang couleur rouille qui s'est épanchée sur les tomates. Puis, elle voit le tablier de sa mère,

ce même tablier, usé et tellement démodé, gainé son corps uniforme. Elle voit le visage bombé et pâle, tourné sur un côté, en un mouvement d'une élégance toute inhabituelle. Elle voit enfin, le filet de sang à la commissure des lèvres.

Mathilde vient de sombrer dans une forme étonnante de contemplation, inerte, comme morte à son tour. Tableau surnaturel. Elle semble ensorcelée. Elle étudie, examine, sonde, cette improbable scène.

Puis, enfin, l'air parvient à franchir la glotte. Les cordes vocales se mettent à vibrer.

Un hurlement à tout rompre déchire l'espace et s'élève, strident, majestueux et noble, à travers les murs, vers le firmament. Le monde, autour de Mathilde, n'est plus qu'un cri, une clameur formidable qui, soudain, réenclenche la marche du temps.

Dans les brefs instants qui suivirent, Mathilde avait d'abord cessé de crier (il faut bien reprendre son souffle) et le chant joli des oiseaux s'était fait entendre à nouveau. Puis, l'élégante femme s'était avancée vers le premier corps, celui se trouvant le plus près d'elle, celui de sa mère. Elle l'avait péniblement enjambé, maladroitement, manquant de trébucher. Elle ne pensait pas que sa mère fût aussi volumineuse. Puis, elle resta fascinée par le long couteau de cuisine fièrement enfiché en plein centre du buste de papa comme un totem indien, un emblème, le blason de sa famille. Elle était à présent la seule survivante du petit clan. Mais un seul individu pouvait-il encore former un clan ? Elle avait tenté de toucher son père

mais ses mains moites, comme suspendues dans les airs, n'y étaient pas parvenues. Elle s'était agenouillée toute haletante, suffocante.

Devait-elle retirer le couteau ? Que pouvait-elle faire ? D'ailleurs, que fait-on en pareil cas ?

Son corps tremblait un peu auprès de ces deux macchabées si familiers, à peine étonnée, étrangement, par l'extravagance de la scène.

A présent, Mathilde est au salon et parle au téléphone. A bout de souffle, elle peine à donner l'adresse puis écoute son interlocuteur, un court moment, avant de raccrocher. Elle se cale dans le fauteuil, cherchant dans le moelleux des coussins un peu de réconfort, restant là de longues minutes, inerte, engoncée, n'osant revenir à la cuisine. Pourtant, elle est censée y retourner, pour veiller sur les défunts, peut-être, pour les voir, les contempler, en profiter, l'une des toutes dernières fois. Mais elle ne parvient pas à se lever. Plus d'énergie, plus de force. Et la perspective de ne plus pouvoir bouger l'effraie. Elle haïète, pousse maintenant de petits gémissements, incontrôlés et niais.

Les questions affluent. Que doit-elle faire en attendant les secours ? Et si son père et sa mère n'étaient pas morts... Comment pourrait-elle s'assurer qu'ils le sont ? En les touchant, en les secouant... non, ça ne se fait pas ! On ne peut pas secouer un mort. Et là, en plus, il y en a deux, et ce sont ses parents. Que font les médecins en pareil cas ?

Oui, que font les médecins en pareil cas ?

Subitement, malgré la confusion qui y règne, l'esprit de Mathilde semble découvrir la réponse. Un trait de lu-

cidité! Le médecin écoutera le cœur. C'est évident. On sait si un mort est bien mort en écoutant son cœur. Bien-sûr, Mathilde doit attendre les secours car elle ne parviendra pas à toucher son père et sa mère, à y apposer les mains ou à plaquer son oreille. C'est au-delà de ses forces. D'ailleurs, comment ferait-elle pour plaquer son oreille sur la poitrine de Jules? Le grand couteau qui y est planté la gênerait. Et le sang la barbouillerait. Déjà, en temps normal, il a toujours été difficile pour cette fille d'entretenir des liens charnels avec ses parents (sans qu'il soit question d'un quelconque manque d'amour, bien-sûr), alors, les toucher, les palper, ne serait-ce que les effleurer, en pareille situation, ce serait irrémédiablement au-dessus de ses forces. Quelque chose contre nature, quoi... en tout cas, contraire à son tempérament! Ce serait... dégoûtant, na!

Mathilde est désorientée, hésitante; Mathilde a peur; Mathilde pleure.

Elle se lève enfin, lasse des questions et considérations qui embrouillent sa tête. Un automate. Elle avance doucement, vacillante, sans bruit, comme si elle craignait de réveiller les morts. Puis, elle se ravise, et, comme pour gagner du temps, comme pour éviter de retourner trop vite dans la cuisine devenue chambre mortuaire provisoire, elle décroche à nouveau le téléphone.

Mathilde appelle René.

—C'est moi... Oui. Je suis au Gros Pré... oui... non... (Mathilde pleure). Non, ça ne va pas!... Mes parents... oui... non... (Mathilde hausse la voix). Mais, laisse-moi parler, bon sang! Par terre... oui, ils sont par terre... Eh bien, sur le sol... (Mathilde s'énerve vraiment). Ils ne bougent pas...

Ils ne bougent pas, j'te dis... Il y a du sang, beaucoup... Morts? Je sais pas... enfin, oui, je crois... (Mathilde pleure, sanglote). Mais il est hors de question que j'les touche, enfin... Mais non!... Je sais pas, moi, s'ils sont froids! T'en a d'bonnes! (Mathilde frissonne et pleure de plus belle). Oui, j'ai appelé. Ils vont arriver... Viens vite!

Mathilde raccroche, énervée.

—Quel crétin!

A la cuisine, elle entend soudain Johnny Hallyday (son idole) s'époumoner à la radio, dans cette radio Telefunken, modèle de luxe, qu'elle a offerte à sa mère à l'occasion de son dernier anniversaire.

Dans la cour du domaine du Gros Pré, alignés à côté du Cabriolet de Mathilde, la DS noire, rutilante et flambant neuve de René, en jette aussi. Les deux voitures du couple sont le symbole de leur réussite. La future héritière, à défaut d'avoir fait un mariage d'amour, a su s'associer à un beau parti, audacieux et doué en affaires.

Deux ambulances, lunette arrière relevée, patientent également à l'ombre des grands arbres avant d'accueillir leurs macabres colis. Pour deux morts, il a fallu dépêcher deux véhicules, des Simca Break Marly, à l'effigie de l'hôpital local.

Sur le lieu du double homicide, la radio a été coupée et les civières ont été lestées des dépouilles. La première à quitter la cuisine est celle de Jules. Les brancardiers ont préféré commencer par la plus légère, histoire, sans doute, de s'échauffer. Pour l'évacuation de la seconde ci-

vière, les ambulanciers, pragmatiques, s'y sont mis à quatre.

René, toujours prompt à prévoir, à planifier et à maîtriser, suit le mouvement, c'est-à-dire, le médecin qui, en l'occurrence, suit lui-même la seconde civière qui ploie quelque peu sous le poids.

Mathilde, restée seule à la cuisine, s'est assise sur une chaise, près d'une fenêtre. Elle suit les mouvements du personnel hospitalier et tente d'écouter la conversation entre René et le médecin. Mais ils sont éloignés et, par convenance, communiquent à voix basse. L'odeur de roussi s'est dissipée. La tâche de sang, sur les tomettes, est le seul aveu tangible de la lutte à mort du vieux couple. L'élégante femme ne réalise pas encore ce qui vient de se passer. Et comme pour s'en préserver, son esprit se concentre sur quelques fredaines pensées. Si elle les exprimait, sans doute les trouverait-elle inconvenantes et grossières ! C'est à peine si l'on peut voir ses lèvres remuer, par moment... à moins qu'elles ne tremblent encore !

Doit-elle appeler Gisèle pour l'avertir qu'elle ne pourra venir à la sacro-sainte partie de bridge du vendredi soir ? Les autres copines vont être déçues, c'est certain. A moins qu'il soit possible d'y aller quand même. Voyons, nous sommes lundi, non, mardi ! Vendredi est dans trois jours. Ça risque d'être un peu juste, tout de même ! Qu'impose la bienséance en pareil cas ? Lorsque la date de la cérémonie sera arrêtée, il faudra qu'elle prenne rendez-vous chez sa coiffeuse. La mort n'empêche pas d'être coquette et élégante. Agacée, déjà, elle sait qu'elle devra batailler ferme avec René pour qu'il accepte d'en faire autant, les soins capillaires n'ayant jamais été sa priorité. Une autre

pensée germe dans l'esprit désordonné de Mathilde. René sera vraisemblablement un partisan farouche de la vente du domaine. Et quand il a une idée en tête, le bougre, il sait trouver les arguments pour la mettre en œuvre ! Il pourrait, s'ils vendaient la propriété, se payer son rêve, une Maserati Quattroporte, un bolide de 260 chevaux, modèle apparu deux ans plus tôt sur le marché des voitures sportives de luxe. Ah, si les hommes portaient une attention aussi grande à leur épouse ! Et puis, non, après tout, pendant qu'ils bichonnent et astiquent leur voiture, les bonhommes foutent la paix à leur femme, et c'est très bien ainsi. D'ailleurs, les maîtresses, elles, sont là pour être bichonnées. Autant leurs laisser les corvées fangeuses. Mathilde regarde par la fenêtre et cherche Caramel. Pauvre chat ! Il va être perturbé par la disparition de sa maîtresse. D'ailleurs, que va-t-elle en faire, de ce chat ? Il faudra lui trouver une famille d'accueil car il est hors de question qu'elle le récupère à la maison. Elle cherche un instant sous les hauts arbres mais Caramel n'est pas en vue !

Sous le soleil écrasant de cette radieuse journée, Mathilde voit les brancardiers fermer les hayons arrière des véhicules. Le médecin, digne, très professionnel, affiche une mine de circonstance même si, sans doute, il est pressé d'en finir. René, de dos, très en verve comme toujours, semble avoir pris les choses en mains et organise assurément les étapes suivantes. Il y aura tant à faire. Avec son mari, Mathilde n'aura pas à se tracasser beaucoup. Laisser faire, voilà tout ! Et ne pas oublier de se dessiner un visage de circonstance comme celui que le médecin offre en ce moment à René. Oui, cette expression de désarroi, ces rides qui se creusent autour des yeux mélancoliques... tout est parfait ! Le médecin sait y faire,